



Formulaire de soumission

Données sur le participant

Nom : MBAIRIBAR

Prénom : Serge

M F

Filière : Lettres modernes

Niveau d'études : Master

Établissement : Campus de Toukra

Université de N'Djaména

Pays : Tchad

E-mail : mbairibar.serge@yahoo.com

Téléphone : +235 66-53-77-93

N.B. : Ce formulaire doit être déposé à l'adresse : nouvelles-covid19-auf-unesco@listes.cm.auf.org

Texte : *Rose traumatisée ou le Chaos*

Douleur. Tout mon corps n'est que douleur et supplice. Car cela a déjà fait cinq minutes environ qu'il me fouette. Il y a des voisins dans notre cour qui protestent. Et pourtant, ni les cris de ces derniers, ni les pleurs de mes enfants, ni mes plaintes qui montent à me casser la gorge ne peuvent rien pour retenir son bras. Il est penché sur moi avec son air de bourreau prêt à décapiter un condamné. Il fait s'enchaîner les coups. Subitement, j'ai arrêté de gémir, non pas parce que j'ai remarqué que mes cris l'encouragent à continuer davantage, et plus fort, mais du fait que la force commence par me manquer, même pour émettre le moindre gémissement. Je ne peux plus pleurer. Malgré cela, quelques trois minutes, il ne fait que me rouer de coups jusqu'à ce que la quinte de toux sèche qui a commencé à me secouer dans la journée reprenne. Là, il s'arrête, un moment, comme pour marquer une pause.

D'un regard faible, je le vois, la bouche grande ouverte, respirer de grandes bouchées d'air. Le fouet lui glisse d'entre les doigts et tombe sans faire de bruit. J'ai presque pensé que c'est fini et qu'il s'apprête à ouvrir la porte. Cependant, d'un geste brusque, il tire une chaise sur laquelle il s'assied. Et j'entrevois ses yeux rouges de menace à travers la pâle lueur d'une lampe placée sur une table juste à côté de lui. Cette fois, malgré la chaleur qu'il fait dans la chambre, un froid glacial m'emplit en un laps de temps le corps entier. J'ai peur.

En effet, tout a été parfait. Tout a été si beau et rempli de vie. Arthur, mon mari, est un enseignant vacataire qui exerce dans un lycée de la ville. L'argent que vaut sa prestation mensuelle ne signifie pas grand-chose. Mais il s'arrange à payer régulièrement le loyer et à s'occuper assez-bien de notre petite famille. Il n'a rien, enfin pour le moment, parce qu'au fond de moi, je suis convaincue qu'il deviendra un grand monsieur. Poète, bel homme, intelligent, il sait se montrer à la hauteur de toute situation. C'est pour cela justement que je suis tombée amoureuse de lui, moi qui fus son élève. Il est toujours mon guide même maintenant que je suis à l'université.

Il aime beaucoup mon prénom, Rose. Chaque matin, au réveil, il me dit cette phrase chargée de poésie : « tendre comme une rose, sache, ma douce Rose, que tu fais mon bonheur. » Je n'ai toujours aimé que lui au monde. On a deux enfants. Il fait mon bonheur. Et moi, le sien.

Cependant, tout a commencé à basculer avec l'arrivée dans notre pays du mal qui actuellement sème panique et désolation à travers le monde : la COVID-19. Une

maladie hautement infectieuse. En fait, dès l'annonce dans les médias du premier cas de contamination avérée, tout un tas de mesures sont édictées, le lendemain, par le gouvernement. Vu que le virus de cette maladie se transmet par contact physique, ces mesures visent la distanciation sociale, essentiellement. Cela fait que sans nous en rendre compte, confinement, couvre-feu, état d'urgence sanitaire nous tombent dessus, nous frappant de plein fouet.

Au départ, en fait, tout le monde semble rassuré à l'idée que le virus ne peut survivre dans notre pays à cause de la température qui ne fait qu'augmenter de degré, surtout en cette période sèche. Mais ce premier cas nous fait prendre conscience de ce que nous avons placé une confiance aveugle en les fake news. Et comme beaucoup de familles, la nôtre est prise de cours. Déception.

Pourtant, nous avons déjà consommé les deux-tiers du mois. Alors nous gérons de manière rigoureuse l'argent qu'il nous reste de sorte à aller à la fin du mois sans difficulté. C'est fait. Nous avons réussi.

Le mois fini, mon mari s'est rendu à son établissement pour qu'on lui règle la valeur des heures prestées, comme nous en avons besoin pour faire des provisions. À son retour, jamais je n'ai vu expression aussi pareille s'afficher sur son visage. Il est tout pâle et complètement ailleurs. Je l'ai accueilli et lui ai demandé ce qui n'allait pas. Il m'a simplement fait comprendre, dans une phrase aussi brève que sèche, qu'il n'est pas payé, et qu'il n'y a pas espoir qu'il ait de l'argent avant la fin de cette pandémie. Aucune autre explication. Je n'ai pas non plus cherché à en savoir plus.

Après ce retour maussade, j'ai essayé de mettre un peu d'ambiance dans la famille, question de l'amener à se détendre. Il reste toujours impassible, cependant. Le soir, il prend une chaise et se met, loin, seul, à l'ombre d'un arbre, au bord de la route, fuyant je ne sais quoi. Pour être sincère, je commence par m'inquiéter, moi aussi. Mais très vite, je me suis consolée du fait que mon Arthur ne baisse jamais les bras devant une situation, quelle qu'elle soit. Je conclus, par conséquent, que cette saute d'humeur n'est que passagère, et qu'il ne tardera pas à s'en remettre.

La nuit, il gagne le lit conjugal à une heure tardive. Toutes les manœuvres que j'ai entreprises dans l'intention de le détourner des soucis qui le secouent, ne serait-ce que le temps d'une nuit, tombent à l'eau. Il se tourne et se retourne presque toutes les minutes, et finit par descendre du lit pour se mettre sur une chaise dans un coin plutôt noir de la chambre. Insomnie.

Le lendemain, de bonne heure, il a disparu de la maison. Chose qu'il ne fait pas. Enfin, pas tant que je ne sois pas informée du motif et de la destination. Maintenant, je dois admettre que ce changement ne part pas pour être bref, comme je l'avais espéré il n'y a pas longtemps. Je ne sais que répondre aux questions de mon fils aîné, quand il cherche à savoir où se trouve son père. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans son lycée pour le rendre si différent à mes yeux ?

De toute la journée, il ne prend pas mes appels. Je lui ai envoyé un tas de messages qui sont restés sans réponse. Je me demande si simplement il a pris la peine de les lire. À sa sortie de l'aube, il n'est rentré qu'au crépuscule.

- Les enfants et moi étions inquiets pour toi. Toute la journée, où es-tu passé, mon chéri ? Lui demandé-je.
- Il ne fallait pas. Il ne fallait pas vous inquiéter pour moi. S'est-il contenté de me répondre. Puis il est retourné à son silence.

Je lui ai présenté à manger. À peine quelques bouchées, il a quitté la table. Quelle question ne me suis-je posée, juste pour essayer de savoir ce qui ne tourne pas rond. Je me souviens qu'il ne cesse de me dire que ce qu'il ne peut pas supporter, si cela se présentait un jour, c'est de nous voir les enfants et moi manquer de nourriture. C'est vrai que si son lycée ne peut pas le payer, traverser ce temps de crise, pour nous, sera tout sauf un long fleuve tranquille. Toutefois, pour le moment, nous avons un sac de riz qui peut nous aider à tenir jusqu'à six semaines. Il ne devait pas se comporter comme si c'était la fin du monde.

Après s'être retiré de la table, il est allé se mettre au lit, sans se laver. Dans la cour, il règne un silence de cimetière. En l'espace de deux jours, je vois que mon mari change du tout au tout. Et je commence par voir qu'il y a un semblant de mur qui fixe ses limites entre nous.

Comme il commence par se faire tard, j'ai couché les enfants. Après cela je vais pour gagner le lit à mon tour. Quand il a senti ma présence, il quitte le lit.

- Qu'est-ce qui ne va pas, hein Arthur ? Là je ne te reconnais plus. Ne laisse pas cette histoire te briser. Tu es plus fort que cela, voyons. D'ailleurs, on ne sait pas encore ce qu'il en sera de la pandémie. Peut-être qu'un remède est déjà trouvé et que bientôt tout ça sera de l'histoire ancienne.
- N'es-tu pas au courant de ce qui se passe dans le monde ? Écoute, chaque jour que Dieu fait, on compte les morts par milliers. Et, pour comble

d'infortune, les essais cliniques n'augurent rien qui porte espoir avant un an. Chacun cherche de quoi nourrir et protéger les siens le temps que va durer ce mal. Pourtant moi... moi, je n'ai absolument rien pour vous nourrir, encore moins vous protéger. Absolument rien, tu m'entends ? Alors dors, femme, et ne me demande pas de faire semblant d'aller mieux.

Impuissance. Mon mari se sent complètement impuissant et dépossédé de tout. Ces propos traduisent son changement d'attitude. En fait, je ne connaissais pas ce côté de lui : je viens d'apprendre qu'il est du genre de ceux qui ne supportent pas quand ils sont dans une situation où ils ne peuvent pas bouger leurs petits doigts pour assumer leurs responsabilités. Cependant, ce qu'il semble ignorer, c'est qu'en agissant ainsi, il ne laisse pas seulement entrevoir sa responsabilité qu'il dit être incapable d'assumer ; en réalité, il la fuit, qui plus est.

Le temps a passé. Un mois après, rien. Pas d'argent. Les enfants et moi, sommes réduits, pour toute nourriture quotidienne, à manger de la bouillie. Car il nous reste encore du riz et un peu de gaz pour la cuisson. Nous avons à peine de la chair qui couvre nos os. Famine.

De plus en plus méconnaissable devient Arthur. Je crois qu'il a réussi un temps à emprunter de l'argent à quelqu'un. Mais plutôt que de me le donner afin que je nourrisse les enfants pour un temps, il a choisi de le dépenser sur l'alcool, lui qui a toujours détesté l'alcool et qui traite ceux qui en prennent d'inconscients. Il rentre chaque soir tout saoul. Notre chambre à coucher sent le bar et la pisse. La poisse ! Qu'est-il devenu, cet homme qui n'a jamais manqué d'être droit ? A-t-il pour autant perdu cette conscience et ce bon sens qui l'animaient ?

Et comme si me voir souffrir avec les enfants de la sorte ne suffisait pas, il a choisi d'en rajouter à ma peine en me rabaissant. Le jour où il a commencé à se souler marque le début d'une pire attaque à mon intimité. En vérité, il ne se passe pas une nuit sans qu'il n'abuse de moi. Viols. Chaque matin, je pue, non seulement la bière et le mâle violeur, mais pire, la honte.

Sans trêve, les choses vont de mal en pis. En effet, même le stock de riz qui nous tient en vie jusque là est presque épuisé. Je me suis dit ça y est, ce n'est pas cette COVID qui va nous tuer, mais nous allons simplement mourir de faim, mes enfants et moi. Fort heureusement, avant que je ne prenne le fond du sac, le Conseil islamique déploie une équipe dans les quartiers pour un recensement. Il compte

assister les familles en situation de précarité.

Cependant, la plupart des ménages refusent ce don sous prétexte qu'il est empoisonné. De mon côté, empoisonné ou pas, je ne vois pas ce qu'il y a de mieux pour ma famille. D'ailleurs, je ne suis pas convaincue que les hommes d'Allah soient capables de nourrir une pensée aussi noire. Je leur fait confiance. Donc arrivé chez nous, j'ai donné à l'équipe les renseignements dont elle a besoin. Deux jours après, nous avons reçu un don composé d'un sac de riz, un sac de haricot, deux paquets de pâtes alimentaires, et un bidon d'huile de dix litres. Voyant notre état, un monsieur de l'équipe a sorti de sa poche une somme de 3000 (trois milles) FCFA qu'il m'a donnée. Arthur n'est informé de rien.

Très vite, j'ai préparé quelque chose de consistant pour que mes enfants mangent. Et j'ai gardé une part que j'ai présentée, le soir, à leur père, quand il est rentré, sou, comme il en a pris l'habitude dernièrement.

- D'où est-ce que tu sors ça ? demande-t-il, à la vue de la qualité du plat que je lui ai présenté.
- Nous avons reçu un don du Conseil islamique.
- Assassin ! Les enfants ont-ils mangé de cela ? Dis-moi, est-ce que les enfants ont mangé de cela ?

Il n'attend pas que je réponde que je reçois mon plat en pleine figure. Ses lèvres commencent par trembler, ensuite vient le tour de ses mains, par la fin, tout son corps se met à vibrer. Monstrueux. La peur m'a prise, et j'ai fui au-dehors. Un instant après, je le vois qui jette à la poubelle, sac de riz, sac de haricot, paquets de pâtes alimentaires. Il vide le bidon d'huile sur tout ça et y met le feu. Scandale.

À la suite de cette scène, je ne suis pas tranquille, parce que quand j'étais dehors, presque tout le monde témoigne de la véracité de toute la rumeur qui court sur le noir dessein qui se cache derrière cette action qui se veut caritative. À ce qu'il paraît, le Conseil est de mèche avec le gouvernement pour faire augmenter le nombre de contaminations à la COVID-19, et ce dans le seul but de soutirer de l'argent à la banque mondiale. Car il semble que la banque mondiale assiste à coup de milliards de FCFA les pays qui enregistrent un nombre élevé de cas. Apparemment, dans le quartier, je suis la seule à faire manger ce poison à mes enfants.

Toute la nuit d'après cet incident, Arthur ne fait que me frapper. Et quand il s'arrête un temps, c'est pour m'insulter. Je suis l'imbécile, l'analphabète, l'assassin de ses

enfants. En fait, du plus loin qu'il me souvienne, c'est la première fois qu'il me frappe ainsi. Et ce ne serait pas la dernière : tous les soirs qui ont suivi ont été pour moi un enfer. Toutefois, je me réjouis du fait qu'il ne me viole plus depuis que j'ai mangé du fruit de ce don. On ne partage même plus le même lit. Franchement, je dois avouer que je préfère le virus du corona à ses désirs et attouchements bestiaux.

Notre voisinage immédiat évite tout contact avec nous. Bien que les rumeurs aient été on ne peut plus convaincantes, une partie de moi refuse de croire et me fait prendre les choses à l'état de rumeurs qu'elles sont.

Mais très vite, je me suis rendue à l'évidence. Juste deux jours après, un soir, mes enfants ont commencé par développer de la fièvre. J'ai un malaise peu ordinaire moi aussi. J'ai comme une migraine. Mais bien avant cela, la veille au soir, Arthur lui-même présente des signes bizarres. Il a dû changer. Mais je sais le reconnaître, surtout quand il souffre. J'ai essayé de regarder dans la boîte à comprimés. J'y ai trouvé quelque chose pour calmer la fièvre des enfants et la mienne.

Le lendemain, tout devient compliqué. Je tousse d'une toux sèche et persistante. J'éternue assez souvent. Qui plus est, même la fièvre et le mal de tête montent d'un ton et deviennent de plus en plus inquiétants qu'à la veille. Tous les signes ne m'orientent qu'à une seule conclusion : le virus du corona. Je suis infectée, et cela, sans l'ombre d'un doute. J'ai mis en danger la vie de mes enfants.

Malheureuse. Je vais pour mourir. Mais ma vie ne présente pas pour autant une importance à mes yeux. De toutes les façons, je suis déjà morte dès l'instant où le seul homme que j'aimais à en mourir m'a violée. Je ne vois pas ce que mourir une seconde fois pourra bien faire à la maudite que je suis. Ce qui importe par-dessus tout, pour le moment, c'est sauver mes enfants. Je ne suis pas comme leur père. Pour rien au monde je ne les abandonnerai. En réalité, en acceptant ce don, j'ai simplement essayé de les sauver d'une mort certaine : la faim ; l'ironie : je les mets dans les bras d'une mort évidente : la COVID-19.

Je dois à tout prix sauver mes enfants. 1313. Ce numéro d'urgence, je l'ai composé une dizaine de fois. Mais une dizaine de fois, j'ai dû l'effacer. Je n'ai pas pu appeler. J'hésite. Car les rumeurs disent encore que quiconque est accueilli dans cet hôpital de Farcha, ouvert pour tester et soigner les malades de corona, n'en ressort que mort, s'il avait le virus dans son corps, ou infecté, s'il était sain. Seigneur Jésus Marie Joseph ! Des deux, je ne choisis ni l'un ni l'autre pour mes enfants.

Maintenant que je sais qu'ils sont contaminés, s'ils doivent mourir, plutôt que cela soit dans cet hôpital pour faire de l'argent à ces sadiques, je préfère les voir mourir dans mes bras, ici à la maison.

Nous n'avons pas mangé depuis le matin. Le soir, j'ai étalé une natte à l'ombre d'un arbre, l'unique qui se trouve dans la concession. Je me suis mise au milieu, mes enfants de l'un et l'autre côtés. Il règne un semblant de calme. C'est à ce moment qu'Arthur a fait son entrée. Il est plutôt agité. Depuis le seuil du portail, il se met à bafouiller. J'ai senti cette attitude comme une introduction à une séance de séquestration.

- Rose ! fait-il, arrivé au milieu de la cour.

Sa voix résonne dans ma tête exactement comme un glas. J'ai supplié la terre de s'ouvrir et de m'engloutir avec mes enfants. J'ai fait semblant de dormir. Il pique une colère et m'appelle une seconde fois, plus fort qu'on le croirait au bord de la rage.

- Oui ! ai-je répondu, faiblement.
- Viens-là !

Il va tout droit dans la chambre et m'y attend. Vu qu'il procède toujours ainsi quand il s'apprête à me violer, je ne peux m'empêcher d'imaginer ses mains répugnantes me tripotant. Immonde. J'ai une soudaine envie de vomir. Cependant, que n'est ma surprise quand, d'un pas nonchalant, je gagne la chambre ? Il m'attend assis sur son bureau, chose qui n'intègre pas son rituel de sale violeur. D'ordinaire, il m'attaque directement quand je fais mon entrée.

- Qu'est-ce que bon sang tu as apporté dans ma famille ?
- Mais je... je... je ne sais pas. Qu'ai-je apporté ?
- Ah madame n'a pas une idée de la merde qu'elle a foutue chez moi. Eh bien je vais te le rappeler. La mort, voilà ce que tu as apporté. Dis donc, maintenant c'est toi la patronne de la maison ? Tu te donnes la liberté d'agir sans tenir compte de mon avis. Tu vois où cela nous mène, hein, vois-tu où cela nous mène ?
- J'ai dû faire ce que je pense être le mieux pour les enfants et pour nous.
- Ce qu'il y a de mieux pour nous tuer, tu veux dire ?
- Arthur, dois-je vraiment te rappeler que depuis ce fameux jour où tu es rentré de ton lycée et qu'on ne t'a pas payé, tu n'as jamais été présent que pour

nous torturer ? Je me demande si seulement tu as une idée de l'état dans lequel se trouvent nos enfants.

- Infectés, voilà l'état dans lequel se trouvent mes enfants. Et pour ce qui est des tortures, tu n'as encore rien vu. Là je sens ce virus, fruit de ton meilleur accomplissement, me tuer de l'intérieur. Mais avant qu'il ne m'achève, je dois m'assurer que toi tu sois bien froide, femme maudite.

Il se lève, verrouille la porte, prend la chicotte qu'il semble avoir expressément préparée bien avant et bondit sur moi. C'est ainsi qu'il est décidé ce soir d'en finir avec moi.

La pause peut durer une quinzaine de minutes. Au dehors, je n'entends plus aucun bruit. Les voisins semblent retourner chez eux. Mes enfants ont arrêté leurs pleurs, pourtant je sens toujours leur présence devant la porte.

Cependant, au fur et à mesure que les minutes s'égrainent, j'ai l'impression que les yeux de mon bourreau rougissent davantage. Sa respiration devient de plus en plus bruyante. Il tremble. Ciel ! Je vois la mort qui s'approche. D'un autre geste aussi rapide que violent, il ramasse à nouveau le fouet qui traîne sur le tapis. Il la bloque entre ses dents, puis se met à déchirer tout ce qui me couvre le corps. Je suis presque à poil. Il se dit peut-être que mes habits me protègent un peu des coups. Là il ne veut aucun intermédiaire entre le fouet et ma chair. Quand il a repris sa besogne, j'en ai vu de toutes les couleurs.

J'ai crié de toutes mes forces. Les enfants ont repris leurs bruits. Les voisins sont revenus. Cette fois-ci, c'est bien plus violent que la partie précédente. N'importe qui peut le remarquer. Mais personne ne peut oser faire quoi que ce soit. Tout le monde a appris que nous sommes infectés. Donc ils ne peuvent ni toucher à mes enfants pour les consoler, ni forcer la porte de la chambre pour me sauver des griffes d'Arthur. À en juger par leur manière de parler, je donne mon bras à couper qu'ils n'ont pas seulement porté leurs masques, mais qu'ils les ont ajustés de sorte à ne rien laisser entrer, si ce n'est de l'air filtré. Étrange.

Tout me fait comprendre que je ne peux compter sur personne pour me sauver. Comme je l'ai dit, à mes yeux, ma vie ne signifie plus rien, ce qui n'est pas sans évidence. Mais pour mes enfants, je dois faire quelque chose. Je dois essayer de rester en vie. Raison pour laquelle j'ai moi-même tenté désespérément de laisser échapper quelques mots à travers mes sanglots, ma quinte de toux et le sifflement

du fouet.

- Arthur !... Arthur ! c'est moi. C'est moi... tu te souviens ? ... Je suis ta douce Rose... c'est moi... c'est moi ton bonheur. Ne me tue pas.... ne me tue pas, Arthur.
- La ferme. Une malédiction, ... voila tout ce que tu es.

On dirait que je viens de l'exciter encore. Il double de force quand il me frappe, et bafouille. Les voisins sont fatigués de parler dans le vide. Ils sont partis. Mes enfants sont pris par le sommeil, à force de pleurer. Même ma gorge, à nouveau, ne supporte plus mes cris. Mais lui, il continue de me frapper, encore et encore. Et l'on n'entend plus rien que l'éternel sifflement du fouet au milieu d'une nuit qui aurait dû être calme.

À un moment, il semble manqué de force. Son matériel de supplice, une seconde fois, lui tombe de la main. Il s'écroule. Un fou à lier, voila tout ce qu'il est devenu. Je vois enfin qu'il est possible pour moi de sortir, mais je ne peux pas me relever, tant l'énergie me manque.

Le sommeil vient à peine de le prendre. Mais je l'entends déjà pousser un ronflement entrecoupé de toux. Et moi, la douleur dans la chair, je ne peux que rester éveillée, avec ma quinte de toux et la tremblote qui me secouent par moments durant toute la nuit.

Le lendemain, de bonne heure, je me suis levée. J'ai ouvert la porte. Mes enfants sont là, couchés à même le sol, juste devant la porte, tout blancs de poussière. J'ai essuyé une larme quand je les ai vus. L'aîné s'est levé quand il m'a entendue l'appeler. Je suis obligée de réveiller le plus petit, comme je m'apprête à les laver. Ils sont tout brûlants. Après que je les ai lavés et habillés, je me suis lavée à mon tour. J'ai fait tout ça avec le corps qui tremble, car je vais de plus en plus mal.

Il est six heures du matin. Après réflexion, j'ai trouvé que dans cette concession, je ne suis pas en sécurité avec les enfants, pas tant qu'Arthur y vit. D'ailleurs je ne peux plus supporter de le voir. C'en est trop. Or je ne peux demander du refuge à personne, vu que nous portons le virus. Alors le téléphone en main, j'ai composé, à contre cœur, le 1313. Quelqu'un a pris l'appel, c'est un homme. J'ai failli raccrocher, mais une voix en moi me dit de continuer. Je lui ai dit sans détour que nous sommes malades et qu'il faut qu'une ambulance vienne nous chercher. Sans le vouloir, j'ai toussé quand je lui parlais ; peut-être que cela a dû suffire à le convaincre. Il a

demandé le plan de la maison.

À sept heures, j'entends le bruit de la sirène au portail : c'est l'ambulance qui est venue pour nous chercher. Je suis sortie avec les enfants. On nous a donné à porter des masques avant de nous faire monter. Je me suis écroulée dans l'ambulance. Ils sont entrés derrière Arthur et ont dû le faire sortir de force. Le connaissant, il doit chercher à résister, mais il y a des militaires avec l'équipe. Tous les voisins sont dehors, mais très à distance, en train d'observer religieusement la scène. Ils ont un sujet qui doit animer leurs débats pour au moins une semaine. L'ambulance démarre en trombe en direction de Farcha où se trouve le centre qui doit nous accueillir. Je m'assoupis.

À l'hôpital, je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé. Car je suis presque inconsciente ; ou dois-je dire, presque morte. Je me suis réveillée, le soir, dans un lit d'hôpital qui n'a rien d'un centre préparé pour accueillir les malades de coronavirus. Mes enfants sont à côté de moi, ils me sourient. Je vois qu'ils vont bien. Et même moi, en dehors de la douleur causée par la torture de la veille dont je me souviens vaguement, je me sens beaucoup mieux, bien que je sois sous perfusion. Il y a d'autres malades dans la salle. Personne ne tousse. Bizarre.

Un instant après mon réveil, je vois un médecin entrer dans notre salle. Il nous sourit, puis s'adresse à moi.

- Madame, vous n'avez pas le virus du corona, ni vous, ni vos enfants, ni votre mari. Votre famille est juste sous le coup du paludisme et de la fièvre typhoïde. Raison pour laquelle du centre de Farcha, on vous a transférés ici, à l'hôpital national de référence. Vous êtes entre de bonnes mains.

Quoi ? Et le don empoisonné ? Et les gens qui vont au centre de Farcha sans rentrer sains et saufs ? Et la fièvre ? Et la toux ?... Toute ma tête n'est que questionnement.

- Non Docteur, il doit forcément y avoir une erreur : ma famille est infectée. Ai-je fini par dire, les yeux larmoyants.

Pendant que je parle au médecin, Arthur fait son entrée. Il sort de je ne sais où. Je vois en lui l'image de l'enfer. Je m'écroule et tout redevient noir. Chaos.

